

ABONNEMENT. — ANNONCES.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour un an . . . 16 francs.
 Pour six mois . . . 8
 Pour trois mois . . . 4

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal,
rue Mercière, 58, au 1^{er},

Et au Cabinet de Lecture, *rue de la Plume, 2.*

A Paris, à l'Office correspondance de MM. LEPELLE-
 TIER-BOURGOIN et Cie, *place de la Bourse, 5.*



ADMINISTRATION. — RÉDACTION.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration de L'HOMME DE LA ROCHE doit être adressé au Bureau du Journal, *grande rue Mercière, 58, au 1^{er}.* Une boîte est placée à la porte.

— Il sera rendu compte de tout ouvrage ou objet d'art dont deux exemplaires auront été déposés au Bureau.

Prix des Annonces : 20 cent. la ligne.

L'HOMME DE LA ROCHE, CHRONIQUE LYONNAISE,

PARAISSANT LE DIMANCHE ET LE JEUDI DE CHAQUE SEMAINE,

**Théâtres. — Littérature. — Extrait des journaux. — Variétés. — Tribunaux.
 Modes et Annonces. — Lithographies.**

La vignette de notre journal, représentant l'Homme de la Roche, étant encore entre les mains de l'artiste, ne pourra paraître que dans un des prochains numéros.

Au public.

De même que l'ami intime de la maison n'a pas besoin de l'intermédiaire aristocratique d'un grand faquin de valet pour s'introduire chez le maître, nous avons pensé que L'HOMME DE LA ROCHE pourrait facilement se passer des secours du prospectus, ou, ce qui revient au même, de la trompette de Robert-Macaire, pour être reçu et bien accueilli de la population Lyonnaise parmi laquelle vit encore, après trois siècles, le souvenir de ses bienfaits et de ses vertus.

Etranger d'origine, français par les sentiments, lyonnais par sympathie, Jean Cléberg sut réunir en lui tous les titres qui donnent une popularité universelle et durable. Ami du pauvre, il ne se borna pas à le plaindre, il le soulagea, et le pauvre ne manque jamais de reconnaissance ! Négociant plein de probité et de désintéressement, l'homme probe, même de nos jours quoiqu'on dise, ne manque jamais, sinon d'imitateurs, au

moins d'admirateurs. Echevin de la ville et ami du plus grand monarque de son temps (François I^{er}), l'Homme de la Roche a droit encore, sous ce rapport, aux hommages des gens titrés ou qui s'imaginent l'être, bonnes gens à qui l'orgueil et la vanité n'ont jamais fait défaut ; enfin ami du beau sexe, Jean Cléberg ne se borna pas à faire les yeux doux aux jeunes filles de son temps, à les étourdir par de douces paroles, à les bercer d'un espoir souvent trompeur, il leur donna de bonnes dots et de bons maris, deux choses qui en ce temps là comme en ce temps-ci ne marchaient jamais l'une sans l'autre.

D'ailleurs dans un siècle comme le nôtre, marqué au coin d'un louable désintéressement, qui ne s'empresserait d'accueillir avec gracieuseté un homme qu'on nous représente constamment une bourse pleine à la main !... Brave Jean Cléberg, sois le bien-venu !... Tu as trouvé le secret du suffrage unanime dont on parle tant aujourd'hui et qu'on ne voit nulle part.

Aussi, en plaçant notre modeste feuille sous les auspices de l'Homme de la Roche, on a compris notre intention : plaire à tout le monde et avoir tout le monde pour abonné. Excusez du peu, et gare de devant ! Si avec l'aide de notre propre fonds et une bonne paire de ciseaux nous parvenons à at-

teindre ce double but, notre petit journal, planté sur le roc comme son patron, bravera de cette position élevée, la mauvaise critique, l'ignoble coalition de la camaraderie, la sottise de celui-ci, l'envie de celui-là et vivra assez, nous l'espérons, pour charmer encore les loisirs de nos petits-neveux : ainsi soit-il !

CHRONIQUE LOCALE.

On est occupé dans ce moment à garnir de bitume le nouveau trottoir construit à l'extrémité du pont de Pierre, à la place des anciennes maisons que l'on a fait disparaître.

Ce trottoir s'étend jusque sur le quai d'Orléans, en face de la rue Tête-de-Mort.

Nous avons sous les yeux un rapport imprimé de M. Chinard, lu dans la séance du Conseil municipal du 23 juillet.

Ce rapport tend à faire supprimer le marché au détail de St-Just, et à obtenir que le marché de Vaise soit ouvert tous les jours, ou au moins deux jours de plus, le mardi et le jeudi.

Jeudi dans l'après-midi, pendant l'orage qui a éclaté sur notre ville, la foudre est tombée au fort Lamothe à la Guillotière ; le tonnerre a traversé une foule de soldats et de voituriers attroupés autour d'un cheval abattu ; il a enlevé la pipe

FEUILLETON.

UNE PASSION A CENT PAS.

I.

Je venais de m'installer dans un nouveau logement, et selon mon habitude, la première chose que je fis, en prenant possession du local, ce fut de courir à la fenêtre et d'examiner dans toute la longueur de la rue les maisons les unes après les autres ; je scrutais chaque étage, j'interrogeais chaque fenêtre pour étudier le nouveau point de vue et chercher si le hasard et ma bonne étoile n'auraient pas jeté çà et là quelques jolies têtes de femmes et quelques beaux yeux bien amoureux, pour ma satisfaction particulière.

Cet examen dura long-temps, et n'aboutit qu'à faire donner à tous les diables la rue et ses habitants. Tantôt c'était un vieillard rechigné en bonnet de coton, levant le nez et humant l'air, regardant un peu partout, et puis se retirant pour recommencer son manège une heure après : tantôt c'était une grosse Comtoise au visage rouge, aux formes massives, secouant un tapis ou essuyant un meuble ; tantôt c'était une femmeen-

core jeune il est vrai, mais une femme mère de famille, une femme ne paraissant que pour étendre des linges mouillés ou pour calmer un enfant au maillot dont les cris ne donnaient nullement bonne idée de son caractère. Puis il y avait aussi quelques fenêtres occupées par des jeunes gens comme moi. Quelquesfois à ces fenêtres apparaissait un minois assez piquant, mais à côté figurait toujours un visage plus ou moins barbu en forme de Cerbère.

Pendant plusieurs jours je recommençais mes observations, et je ne parvins à inventer que deux ou trois figures qui, en me voyant, paraissaient vivement pressées d'entrer de suite en relation, mais qui ne répondaient aucunement à l'idée qu'on peut se faire d'une jolie femme.

Cependant j'avais passé en revue tous les étages, tous, excepté un seul, un troisième placé à cent pas de moi. Depuis mon arrivée les volets en étaient fermés. Je ne savais si cette partie de la maison était habitée, et pourtant un secret pressentiment m'empêchait de désespérer. Chaque jour je recommençais mon inspection, chaque jour le résultat était le même ;

et le lendemain, je recommençais encore, comme si mon opiniâtreté devait vaincre mon mauvais destin.

Les fastes de l'amour fournissent de ces passions éternelles qu'un seul regard fait naître : mais moi, je faisais mieux encore, j'aimais sans avoir vu ; oui, j'aimais, car quel autre nom que celui d'amour pourrait-on donner à cet instinct secret qui reportait sans cesse mon attention sur les volets fermés ? J'étais heureux rien qu'à interroger les murs, je me surprénais souvent à rêver, les yeux fixés vers la maison à cent pas de moi ; et dans mes rêves, il y avait toujours de la passion. Pour qui ? C'est ce que je ne pouvais définir, seulement je sentais que ces lieux inhabités avaient pour moi mille fois plus d'attraits que toutes les autres maisons du voisinage. Si ce n'est pas là de l'amour, qu'on explique donc d'une autre manière les pressentiments.

Mon imagination eut bientôt bâti un roman dont elle me fit le héros.

On va voir que mon imagination n'avait pas tout-à-fait tort.

Un jour, c'était vers le soir, après une espèce de

et le pompon d'un soldat, puis a démolé quelques pieds de béton et de bitume sur un des pavillons de la porte d'entrée, et a été se perdre dans un puits d'absorption. Personne n'a été atteint.

Vendredi, vis à-vis le rocher de Pierre-Cise, un enfant de onze ans, voulant arriver à un bateau au moyen d'une planche, perdit tout-à-coup l'équilibre et tomba dans la Saône où il s'est noyé.

Les personnes auxquelles il aurait été volé deux pièces d'argenterie marquées C. S., sont invitées à se présenter au bureau du Commissaire Central, à l'Hôtel-de-Ville.

EXTRAIT DES JOURNAUX.

FAITS DIVERS.

On lit dans un journal religieux que Valgallier, ex-premier ténor à Toulouse, puis à Montpellier, s'est décidé à quitter le théâtre, à la suite d'une visite qu'il fit à un de ses parents, prêtre. On assure, de plus, qu'il doit entrer incessamment au séminaire de Saint-Sulpice.

Un évêque syrien, nouvellement arrivé à Brest, doit, dit-on, parcourir toute l'Europe, de diocèse en diocèse. Son voyage durera un an.

Les journaux de Bordeaux annoncent que M. le duc d'Orléans vient d'acquiescer, au prix de 800.000 f., le beau château de Montesquieu, à la Brède.

Pour la célébration des fêtes de juillet, à Paris, on a élevé un monument funéraire, de forme pyramidale et d'une assez grande hauteur, sur l'esplanade du Louvre et sur les divers points où reposent les restes des victimes des Trois Jours. Aux Champs-Élysées, aux Invalides et au pont de la Concorde on a préparé les fêtes et les feux d'artifice.

THÉÂTRES.

Quand un journal nouveau surgit dans le monde littéraire, tous les critiques petits et grands se mettent aux fenêtres pour voir naître l'enfant, et comme les méchantes fées, ils se réunissent pour lui prédire un avenir peu long et des déboires sans nombre. Le nouveau-né comme d'habitude a foi en lui et ne s'intimide pas pour si peu de chose, et il promet tout ce qu'on lui demande.

Et que ne lui demande-t-on pas ?

De la conscience ? ce qu'il promet.

torpeur et d'engourdissement qui me tenait depuis le matin, je me sentis tout-à-coup revivre avec une nouvelle force. Sans aucun motif apparent mes facultés se réveillèrent plus vives et plus fraîches ; dans mon âme j'éprouvais je ne sais quel pressentiment de bonheur, mon esprit paraissait plus délié et plus fin, ma tête se dégaga de toute langueur, les idées me vinrent plus riantes et plus nettes. Il y avait chez moi une énergie secrète qui mettait en mouvement toutes mes facultés physiques et intellectuelles. Sans me rendre compte du changement soudain qui s'était opéré en moi, j'en jouissais avec délices, lorsque l'idée de la maison inhabitée s'offrit à moi. Un mouvement machinal me jeta à la croisée, et au premier coup d'œil je crus voir toutes les fenêtres entr'ouvertes... C'était une illusion. Mais, presque au même instant, une voiture de campagne chargée de bagages s'arrêta à la porte : deux dames et un monsieur en descendant. A ce moment ma vue se trouble, mon cœur bondit puis se resserre. Je ne voyais plus, j'étouffais, la violence de la vie morale avait usé chez moi les organes physiques. Lorsque je fus bien remis, les volets étaient ouverts, et je la vis pour la première fois. Elle détournait la tête. Je ne sais si le fluide électrique ou magnétique de mes regards parvint jusqu'à elle ; mais tout-à-coup elle regarde de mon côté ; nos yeux se rencontrant, restèrent un instant confondus, puis tout était dit...

Le même soir, je glissai directement une pièce de cent sous dans la main du portier. Il m'apprit que cette jeune personne se nommait Angélique, qu'elle vivait avec sa sœur aînée mariée au monsieur que j'a-

De l'impartialité ? ce qu'il promet.

Un goût sûr ? ce qu'il promet.

Une infailibilité de jugement ? ce qu'il promet.

Des connaissances spéciales en philosophie, morale, littérature, art dramatique, musique, peinture, sculpture, même en chorégraphie, ce qu'il promet toujours.

Il est si exigeant le public, et si ingrat, quand on lui a tout accordé, il a toujours quelque chose à demander... et Dieu sait à quelle Babel les journalistes ont affaire ; et l'on s'imagine que c'est un métier où tout est rose, où l'on ne recueille que des poignées de mains et des cadeaux, où l'on marche salué de bénédictions.

On se trompe : le critique, qu'il soit juste ou non, n'a que des ennemis, et je le dis une fois pour toutes, la critique est impossible en province, par la raison que personne n'a le courage de dire la vérité à celui dont on va serrer la main dans une heure. Ne me demandez pas maintenant pourquoi l'art est stationnaire en province.

Eh bien ! malgré cette fâcheuse position qu'on nous a faite, nous serons sinon sévères du moins impartiaux, et nous forcerons le public à être de notre avis. Nous pourrions rencontrer bien des obstacles, nos efforts resteront souvent sans fruits, mais on dira du moins, ils ont fait quelque chose pour l'art.

GRAND THÉÂTRE.

PIQUILLO. — LE BRASSEUR DE PRESTON. — FRA-DIAVOLO.

Voilà en peu de mots la revue de la semaine. Comme on le voit, la littérature dramatique a tourné au vol durant ces huit jours passés. Deux rôles de bandits, Fra-Diavolo et Piquillo, son frère cadet. Puis au milieu de ces deux seigneurs de la grande route, un bon et honnête garçon, M. Daniel Robinson, placé là justement pour figurer le golgotha de ce monde entier.

Donnons maintenant quelques détails :

Dimanche dans *Piquillo*, Chollet et Mlle Prévost avaient attiré une société plus choisie que nombreuse. Quant à l'exécution de la pièce, elle a été bonne sinon excellente. M. Chollet a surtout bien chanté son air du deuxième acte, *Moi, pauvre Piquillo*, dont la facture est taillée complètement sur les moyens que ce chanteur possède encore. La romance du troisième acte, *ô mon beau pays des Espagnes*, a été dite avec goût et sentiment. Règle générale, M. Chollet excelle plutôt dans le genre gai et dans le genre sentimental que dans le genre fort et passionné. Il faut à cet artiste de légères mélodies et non de ces symphonies gigantesques véritable ouvrage de Titan. Mlle Prévost, dans le rôle de *Dona Sylvia*, a chanté avec une voix flexible et pure, mais dont malheureusement la dernière note haute est sourde et gênée : on s'aperçoit d'au-

vais vu, qu'elle était resserrée comme dans un cloître, et que même dans l'intérieur de la maison, c'était à peine si on pouvait lui souffrir une volonté ou un désir.

Je voulus engager l'honnête concierge à servir mes projets. Le brave homme avait de la morale ; il refusa. Je lui donnai une seconde pièce, il me promit de ne pas avertir la sœur de ce que je voulais tenter. C'était tout ce qu'il pouvait faire pour Mlle Angélique et pour moi. Je lui tendis un troisième écu : il prit l'écu et me tira son bonnet de coton en me saluant.

Je rentrai chez moi. Je passai la nuit à ma fenêtre en cherchant un moyen de communiquer avec ma belle. Le jour arriva, je n'avais rien trouvé. C'est toujours quand on a besoin de génie qu'on se sent le plus bête.

II.

Plusieurs jours s'écoulèrent pendant lesquels j'eus le bonheur d'apercevoir Angélique ; mais toujours comme la première fois, à cent pas de distance.

Peu-à-peu le désir de nous voir devint une habitude, car elle aussi, elle semblait prendre plaisir à vivre de mon amour. Sans nous entendre autrement que par un accord tacite, nous eûmes bientôt des heures réglées pour paraître à la fenêtre. Aussitôt que l'horloge de la paroisse annonçait l'heureux instant, je m'élançais sans attendre une minute à mon poste d'observation, et je voyais Angélique apparaître presque aussitôt ; souvent même devant les heures accoutumées, si je m'approchais de la croisée, je la trouvais, la belle fille, qui, de son côté, avait devancé l'instant fixé, et m'attendait avec impatience.

tant plus facilement de ce défaut, que la voix de Mlle Prévost n'étant pas très-étendue, cette note revient souvent, surtout dans les fioritures et le final des airs.

Sous le rapport du jeu, nous donnons à ces deux artistes des éloges sans restriction. Dans *le Brasseur de Preston*, joué mercredi, nous avons quelques petites observations à faire. M. Chollet a trop ralenti la mesure de plusieurs morceaux de chant au premier acte, principalement dans le trio, *une importante affaire*. Au deuxième acte nous aurons égard à la précipitation avec laquelle M. Bruyat a appris le rôle de sergent, et nous ne dirons rien de sa chanson militaire, *John le dragon*. Le morceau de la leçon a été bien exécuté et vivement applaudi d'un bout à l'autre. Le couplet final de Daniel, si comique de paroles et de musique, n'a pas eu tout le succès qu'il méritait. Chollet y a été un peu faible. Au troisième acte, l'air, *si j'avais à parler au roi* a été un peu hazardé, mais la romance de Daniel qui finit en trio a été chantée avec un talent au-dessus de tout éloge. Cette romance seule, chantée par Chollet, ferait le succès de la pièce entière.

Quant au jeu, Chollet ne nous paraît pas avoir parfaitement compris le caractère bonhomme du Brasseur Daniel. Il n'y a pas chez cet artiste assez de simplicité ; on découvre trop souvent la finesse et l'intention comique où l'on ne doit voir que le naturel. Cela vient, nous croyons, de ce que Chollet est habitué à mettre tout son esprit dans ses rôles, et que malgré lui cet esprit perce lorsqu'il veut le cacher.

Jedi dans *le Chalet*, une coterie a profité de la rareté des spectateurs pour siffler et faire tomber Mad. Darman. Il y a là dedans un complot conduit de longue main et dirigé avec trop d'opiniâtreté pour que nous ne cherchions pas à en connaître les instigateurs ou les instigatrices. Nous tenons déjà quelques fils de cette intrigue, et nous y avons reconnu une influence étrangère ; quand nous disons étrangère : nous savons ce que nous entendons ; à bon entendre demi-mot. Nous reviendrons au prochain numéro sur un pareil fait, et sur une ambition qui ne tend à rien moins qu'à établir au théâtre un monopole de famille.

Vendredi dans *Fra-Diavolo*, M. Auguste Constant faisait son troisième début : cet acteur a été reçu par le public. Maintenant qu'il appartient à la critique, un mot d'avis : M. Constant a besoin de travailler sa voix, de fortifier sa méthode et de varier de suite son répertoire, afin de ne pas perdre dans l'inactivité les qualités qu'il possède. Cet artiste est jeune et n'est pas sans avenir ; dans son intérêt, nous le stimulerons à marcher sans cesse vers le progrès.

Quant à Chollet, il a créé, il y a dix ou douze ans, le rôle de Fra-Diavolo, d'une manière admi-

Alors commençait tout un drame d'amour en perspective ; nos yeux et nos gesticulations nous disaient réciproquement « je t'aime » ; mais là s'arrêtait notre langage, car il ne pouvait aller plus loin, vu que nous connaissions très-imparfaitement l'art de singer le télégraphe, autrement dit l'art de la pantomime.

Plusieurs fois, à l'approche de la nuit, ennuyé de notre contemplation éternelle, je descendis sous les fenêtres de ma belle, espérant comme un Almagu, ramasser quelque billet échappé à ma Rosine ; mais, c'était en vain.

Ce manège monotone dura plus d'une semaine. Enfin, le dimanche arrivé, je vis Angélique, sortit dès le matin avec l'autre dame. Je les suis au plus vite, et nous arrivons ainsi jusqu'à Bellecour. On s'approche du marché aux Fleurs, on regarde, on choisit et l'on achète un assez grand nombre de plantes.

Oh ! alors, vous le dirai-je, je me surpris à haïr presque Angélique et sa sœur, et si je ne me retirai pas de suite, c'est que j'étais trop déconcerté, je ne pouvais que murmurer avec dépit.

« Elle aime les fleurs ! Elle aime les fleurs ! »

Car je n'ai jamais pu comprendre cette prédilection, cette affection même de certaines personnes pour des herbes plus ou moins mauvaises et insalubres. Je conçois encore que l'on aime un petit chien ou un gros indifféremment, je conçois qu'on affectionne un perroquet plus ou moins joli ou un autre oiseau plus ou moins laid ; mais placer pour ainsi dire son âme et son cœur dans un pot de fleurs, dans une collection de coquillages ou dans un cabinet de minéraux, cela me révolte : pour posséder de pareils goûts, il faut

nable, mais aujourd'hui !... Que voulez-vous ! Les empires mêmes tombent en décadence, la voix d'un chanteur peut bien en faire autant.

GYMNASE.

CLERMONT. — LA CROIX D'OR. — M^{lle} CUNDELL. — LE MUET D'INGOUVILLE. — PAUVRE JACQUES. — PHŒBUS. — LA FILLE DE L'AVARE. — PASSÉ MINUIT.

A ce théâtre Bouffé joue.

Ce seul mot est synonyme de succès colossal, de salle pleine, d'applaudissements frénétiques ; ce seul mot vous explique les larmes et les rires qui remplissent sans interruption le Gymnase. En fait d'art dramatique, il n'est pas de problème, quelque difficile qu'il soit, que Bouffé ne puisse résoudre avec talent : il a élevé la comédie à un si haut point, que lui seul est assez grand pour la soutenir. Qui dit Bouffé dit l'art lui-même, l'art le plus pur personnifié pour enchanter le monde ; nous reviendrons dans un article spécial sur toutes les qualités de Bouffé, le Napoléon du théâtre ; car pour bien décrire cet artiste, il faut de la place, il faut de l'étude et de la patience pour ne pas se laisser trop éblouir et pouvoir une à une saisir mille et mille qualités d'autant plus précieuses qu'elles sont sans prétention. Contentons-nous pour aujourd'hui d'un compte rendu.

Lundi, le *Muet et pauvre Jacques*. Succès de larmes, des éloges à Bouffé, des éloges à M^{me} Thibaut, dont le talent se déploie et se développe de plus en plus.

Cette actrice seconde Bouffé aussi bien que cet artiste peut l'être au Gymnase de Paris.

Mardi, au bénéfice d'un artiste ; Bouffé et Lafont, *Clermont et la Croix d'or*. Le bénéficiaire, que nous comptons au nombre de nos amis, méritait à plus d'un titre le succès de cette soirée. Nous donnerons encore ici des éloges à M^{me} Thibaut qui tient mieux que beaucoup d'artistes, tout ce qu'elle a promis à ses débuts ; et nous demanderons à M. Barqui de quel droit il s'approprie un rôle de conscrit ? c'est vouloir en faire une mauvaise charge.

Le même jour, M^{lles} Elisabeth et Hélène Cundell ont, par un acte de complaisance bien louable, fait concourir leur talent au succès de cette représentation extraordinaire. Nous ne voulons pas profiter d'une bonne action pour faire quelques petites réflexions qui nous sont venues. Nous attendrons.

Judi, *Phœbus, la Fille de l'avare, et passé minuit*.

Phœbus est un rôle de Vernet ; or il n'y a qu'un homme pour jouer les rôles de Vernet, c'est Bouffé, de même qu'il n'y a personne pour jouer les rôles de Bouffé, n'en déplaise à certains artistes trop prétentieux.

Phœbus est un écrivain public, pauvre diable sans argent, mais gai, farceur, un peu rancuneux, n'aimant pas les niches, mais adorant les poires et le beurre frais.

Chacun se sert de ce pauvre monsieur *Phœbus*, et parmi tous les chaland, figure une famille entière dont il est pour ainsi dire le secrétaire.

avoir dans l'esprit je ne sais quoi de mesquin et de froid, il faut ne pas avoir de sentiment, il faut être misanthrope.

Telles étaient mes réflexions en retournant chez moi. Je restai enfermé jusqu'au soir ; ne voulant pas regarder les fatales croisées, je me couchai et je m'endormis. Le lendemain, comme on dit, la nuit avait porté conseil, j'étais plus tranquille, et j'en vins même à me féliciter du goût d'Angélique.

Elle aime les fleurs, donc elle n'aime personne (car j'en crois pas à ces affections divisées par moitié, par tiers et par quart : l'une détruit inévitablement toutes les autres). Elle n'aime personne, donc elle pourra m'aimer, et pour y parvenir je n'aurai qu'à lutter contre une plante. « Il faut avouer cependant que je trouvais un peu humiliant pour mon amour-propre de me voir le rival d'une giroflée, d'un œillet panaché ou d'une capucine double. « Et puis si j'étais vaincu par la rose mousseuse ou le blanc camélia, si le rouge grenadier allait me damer le pion ! car il y a de ces sentiments qui vivent autant que nous, et qui, en mourant, nous entraînent avec eux. »

Ces réflexions m'embarrassaient. « Mais reculer devant une simple marguerite ! reconnaître et avouer ainsi la supériorité d'une tulipe !... Oh ! jamais ! jamais ! »

M. *Phœbus* écrit pour tout le monde, mais personne ne le paie ; c'est égal il écrit quand même, il écrit tant et tant que sans le savoir il jette le trouble dans la famille Coquelet. Il est sur le point d'être puni par le commissaire de police lorsqu'il se venge en jetant la faute sur une grosse dame dont il a à se plaindre et dont il ne peut jamais être payé.

Ce vaudeville ne signifie rien, c'est un cadre bien simple ; mais dans ce cadre brille un tableau de Raphaël, un chef-d'œuvre d'un grand maître, la figure de Bouffé, c'est un diamant enchâssé dans le fer. Allez voir *Phœbus*, si vous voulez avoir une idée d'un écrivain public, et si vous aimez les rires de bon aloi.

Dans *la Fille de l'Avare*, Bouffé s'est élevé si haut, qu'il a été au-dessus d'un grand nombre d'intelligences. Cette figure d'avare est reproduite avec une énergie, une profondeur et une vérité qui en font un phénomène, une merveille, une beauté sublime, une perfection surhumaine. Pour la troisième fois nos félicitations à Mad. Thibaut, qui a été rappelée avec Bouffé. Cette actrice montre un zèle et une activité que l'on ne rencontre pas toujours au théâtre.

Passé minuit est un imbroglio à deux personnages, l'un couché, l'autre est dans la rue. Celui qui est couché fait monter l'autre dans sa chambre et veut dormir, mais le nouvel arrivé n'entend pas de cette oreille là, il trouve moyen de tenir toujours éveillé celui qui lui a donné l'hospitalité.

Dans cette farce, nous avons remarqué le naturel et l'entraînabilité. Il y avait en lui un caractère de préoccupation tout-à-fait rible.

Breton a fait beaucoup rire... avec son physique... et ses jambes ; mais cette esquisse enclavée entre *Phœbus* et *la Fille de l'avare*, a eu le sort qu'elle devait avoir et dont rien ne pouvait la sauver, le sort que méritait sa témérité, elle a été étouffée et écrasée par le géant du théâtre.

P. S. Hier samedi, Bouffé a joué *la Fille de l'avare* et *Michel Porrin* : je voudrais trouver ici une formule neuve et assez expressive pour rendre en éloges à Bouffé, tout ce qu'il jette en nous d'émotions profondes de sentiments divers, de tristesse et de gaieté ; mais notre langue est bien pauvre pour le génie, et je ne puis que répéter ce qu'on lui répète chaque jour : c'est sublime ! c'est sublime !!!

CIRQUE DES BROTEAUX.

Dimanche, au Cirque, on a donné, avec les exercices des écuyers, la première représentation du *Chien du régiment* et la première de *Mazéppa*.

Le *Chien du régiment*, pièce militaire, n'a pas eu tout l'ensemble qu'on aurait pu désirer, malgré le zèle et la bonne volonté dont MM. Saint-Léon et Rousseau ont fait preuve.

Quant à *Mazéppa*, c'est une pièce jouée par la troupe de M. Gauthier, et dans laquelle la jument *Lise* remplit le principal rôle.

Dans un prochain numéro, nous reviendrons plus longuement sur les exercices de la troupe équestre. PAUL P.

Je me jetai à la fenêtre, Angélique arrangeait son parterre de ses blanches mains.

L'aspect de mes rivaux si bien choyés et dorlotés faillit me faire donner au diable : je les y envoyai à ma place.

Pendant plusieurs jours, Angélique changea à chaque instant ces pots de fleurs. Elle passa je crois en revue tout ce que la botanique a de végétaux à son service, chaque plante était placée bien en évidence et de manière à ce qu'aucune n'échappât à mes regards ; et lorsque le petit jardin était en ordre, Angélique me regardait avec un air de bonheur mêlé de malice, et puis se retirait en me montrant du doigt ses nombreux pensionnaires.

Je cherchais pendant assez long-temps le sens de cette énigme : Que signifiait ce changement continu de plantes ? Était-ce pour me montrer la richesse de ses propriétés rurales ? Cela me semblait trop mesquin : ou plutôt n'y aurait-il pas là-dessous quelque allégorie cachée ? C'était probable : mais quelle allégorie ? Si j'avais pu, je serais allé lui demander à elle-même le mot d'ordre ; mais approchez-vous donc d'une jeune fille avec un portier incorruptible, une femme-de-chambre sage et dévouée, une sœur pour mégère et un beau-frère, seconde édition revue, corrigée et considérablement augmentée de feu M. Bartholo.

Variétés.

AGENCE MATRIMONIALE.

Depuis long-temps le besoin se faisait sentir d'une agence matrimoniale, pour le sexe féminin seulement. Il était temps de créer, comme dit un M. Jourdain de notre connaissance, des institutions en rapport avec les besoins du pays. D'un autre côté, les vieilles filles réunies ayant appris que le vieil Homme de la Roche, le grand doteur de filles, renaissait de ses cendres, lui ont adressé une pétition qu'il a bien fallu prendre en considération et renvoyer dans les bureaux de son ministère. Elle était ainsi conçue :

BON VIEILLARD,

« Le soussignées, qui depuis trop long-temps
« restent filles, ne peuvent plus supporter cet état
« de choses, depuis qu'elles aperçoivent sur les
« promenades publiques une foule de jeunes gens
« oisifs qui feraient de fort bon maris et qui ont
« l'air de n'y pas songer du tout. Elles vous sup-
« plient de jeter les yeux sur leur infortune et de
« les prendre en pitié ; elles attendent de vous des
« époux riches ou non, beaux ou laids, peu im-
« porte, pourvu qu'ils épousent.

« Des maris ou la mort ! »

(Suivent 284 signatures.)

Devant une supplique aussi attendrissante, dites-moi le moyen de ne pas s'apitoyer, il faudrait avoir le cœur de roche, et l'Homme de la Roche a un cœur sensible, il a donc cédé à des raisons d'un si haut intérêt.

Le cri de l'humanité souffrante a été entendu, l'équilibre moral du monde ne sera point troublé, il n'y aura ni déluge, ni chaos, pas même le plus léger tremblement de terre, pas la plus petite éclipse pour brûler la plus petite partie du monde.

L'édifice social va augmenter au contraire le nombre de ses ouvriers.

Dès aujourd'hui, l'Homme de la Roche ouvre dans ses bureaux une souscription pour

L'AMORTISSEMENT DES VIEILLES FILLES.

Le but de cette œuvre philanthropique est le mariage combiné avec une dot ; les résultats en sont incalculables, soit par rapport

à la morale, | à l'hydrophobie, | aux contributions indirectes.

Excellence de l'entreprise.

1^{er} résultat. | 2^{me} résultat. | 3^{me} résultat.
Plus de médisance. | Plus de carlin. | Plus de tabac.

Enfin, plus de vieilles filles ! des femmes ! On comprend que tout est bénéfice pour la civilisation.

Analysons maintenant les résultats :

Nous avons dit, plus de médisance ; en effet, que fait la vieille fille pour occuper ses loisirs ? elle tricote des bas de filotelle ou médite de son prochain, et souvent les deux choses à la fois : voilà quel est l'emploi de sa soirée.

Dans la matinée, c'est sa tabatière et son carlin qu'elle caresse de la même main ; et notez bien que le carlin est un foyer permanent de ces insectes extrêmement agiles et communicatifs.

Je préférerai me creuser la tête, je consultai les écrits des philosophes, les livres des horticulteurs. Selon leur habitude, ils ne répondirent nullement à ce que je demandais ; je relus toutes les histoires du monde, pour l'histoire de n'être pas plus avancé après qu'avant. Alors je me jetai dans les voyages : je parcourus de ma chambre l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, la Belgique, etc. Bientôt j'arrivai en Turquie : il ne m'en coûta pas beaucoup pour traverser le Bosphore ; j'étais en Asie ; en Orient ; je m'instruisis dans ces relations pittoresques d'une foule de coutumes que les habitants même des pays cités feraient bien d'apprendre dans l'histoire des voyages et de mettre à profit pour leur propre compte ; mais cela ne me donnait pas le sens du logogriphe après lequel je courais. De désespoir et de rage j'allais jeter de côté tous les bouquins, lorsque, oh ! bonheur, tout se découvrit à mes yeux. Je venais de lire la manière de correspondre des Orientaux au moyen de bouquets de fleurs dont chacune a une signification allégorique particulière.

Angélique employait avec moi le langage des fleurs : il s'agissait de le comprendre et d'y répondre.

Paul P.

(La suite au prochain numéro.)

En examinant l'entreprise seulement sous le point de vue d'assainissement, elle mérite d'être citée comme une œuvre humanitaire; car il est évident que la puce était une des sept plaies de l'Égypte; demandez plutôt à M. Alexandre Dumas, qui a failli être dévoré par ces insectes en allant au Caire.

L'histoire naturelle n'aura plus de recherches à faire, on déchirera la page où Buffon a défini le dit insecte. Les couvents de femmes se réveilleront un beau matin sans avoir rien à chercher.

Et l'état, quels remerciements ne nous devra-t-il pas, ce sont des citoyens nouveaux que nous lui apportons, car nous avons la conviction que la vieille fille est essentiellement productive.

Maintenant si l'Académie qui tous les ans décerne des prix aux mémoires sur l'échenille, sur la culture du ver à soie, sur la destruction de la pyrale, ne fonde pas en notre faveur un prix de morale, nous la livrons à toutes les fureurs des 283 signataires de la pétition.

Les souscriptions pour l'amortissement des vieilles filles, seront reçues dans les bureaux de notre journal où les vieilles filles aussi bien que les jeunes, sont priées de s'abonner, 4 fr. par trimestre.

AVIS.

MM. les Notaires, Avoués, Hommes d'affaires, qui voudront faire insérer des Annonces dans ce Journal, jouiront d'un quart de remise et pourront réclamer leur abonnement *gratis*.

La Vieille des Tilleuls.

A l'ombre des vertes charmilles,
Fuyant l'école et les leçons,
Petits garçons, petites filles,
Vous voulez danser aux chansons.

BÉRANGER.

Tantôt c'est le corps qui se rend le premier
A la vieillesse, parfois aussi c'est l'âme.

MONTAIGNE.

Je suis là, toujours là, rêveuse et solitaire
Songeant au jour d'hier, aux moments de demain,
Aux étoiles jetant leur clarté sur la terre,
Au sable des déserts, à l'herbe du chemin;

Et voyant s'é mouvoir, comme un flot qui murmure
Les enfants, fraîches fleurs que flétrit le temps,
Je dis: c'est un printemps qui vient dans sa parure
Saluer un nouveau printemps.

Et je penche la tête, et je cherche en mon âme,
Afin de ranimer mes jours, les jours de fleurs,
Que j'ai laissés là-bas dans mon passé de flamme,
Et que je vois briller encore malgré mes pleurs.
Petits enfants, ô vous, parés du premier âge
Si l'arbre de ma vie est nu, sans avenir
Pour m'abriter toujours je retrouve un ombrage
Sous les feuilles du souvenir.

Sans mesurer les pas que Dieu vous donne à faire,
Marchez: la route est pure à l'heure du matin,
Le mal n'a pas encore assombri votre sphère,
La neige de vos ans est dans un ciel lointain.
Mais laissez-moi penser sous ces tilleuls, ravie;
Du bonheur d'ici-bas j'ai ma douce moitié;
Si vous avez l'amour pour commencer la vie
Pour la finir j'ai l'amitié.

Vivez votre âge d'or sous vos couronnes blanches,
Comme l'oiseau des airs chantez sous le soleil,
L'ouragan doit hélas! faner toutes les branches,
Et le temps doit rider votre front si vermeil.
Petits enfants, jouez; votre sainte jeunesse
Vous fait un horizon tout d'azur. La douleur
Ne descend pas en vous, car toujours la vieillesse
Est la première mort du cœur.

En sortant du berceau, dépouillez-vous des langes
Remplis d'illusions, marchez, l'espace est beau;
Et ne demandez pas pourquoi l'aile des anges
Ne vous est pas donnée avant d'être au tombeau;
Mais priez; de son ciel le Très-Haut vous écoute!...
Que de vœux à former avant le triste adieu!
Plus heureuse que vous, moi, je finis la route
Qui doit tous nous conduire à Dieu.

CLARA FRANCIA MOLLARD.

Le *maestro* Donizetti vient de terminer son *Polyeucte* pour la scène française. — M. Scribe a travaillé sérieusement à la traduction du *libretto*, et y a ajouté plusieurs scènes importantes. — Il ne manque plus que les airs du ballet.

— Il n'est question dans le monde littéraire parisien, et dans toutes les officines du grand et du petit journalisme, que de la dernière publication de M. de Balzac.

— *Un grand Homme de Province*, par le plus spirituel de nos romanciers, obtient déjà un succès de vogue.

COULISSES.

Le théâtre du Cirque prépare pour le mois prochain une grande pièce en 14 tableaux, intitulée *l'Empereur*. Cet ouvrage, qui a eu à Paris plus de succès que la *République et les cent Jours*, attirera la foule dans la salle des Brotteaux. Parmi les nombreux décors que nécessite la mise en scène de cet ouvrage, nous avons remarqué le palais de Fontainebleau, et le tombeau de Napoléon dans la vallée de Ste-Hélène, qui sont du plus bel effet.

— M. Compan, qui doit remplir sur notre Grand-Théâtre l'emploi de Baryton, est arrivé à Lyon. Nous espérons qu'il commencera ces débuts avant la rentrée de M. Siran. On dit le plus grand bien du talent de ce nouvel artiste qui, outre cela, a encore pour lui une tournure et un physique bien faits pour prévenir en sa faveur.

— Après le départ de Bouffé, qui aura lieu très-prochainement, viendront les représentations de la gentille Mme Albert! Et nous savons que pour retenir encore le public au Gymnase, lorsque cette spirituelle actrice sera partie, on prépare activement le *Navfrage de la Méduse* dont les décors, et surtout l'horrible scène du radeau, méritent seuls un succès de vogue.

— Bocage est attendu dans les premiers jours du mois prochain pour remplacer au Grand-Théâtre Chollet et Mlle Prévost.

Le Propriétaire Gérant, GAUDEL.

ANNONCES.

HOTEL GARNI

ET

Pension Bourgeoise.

GENERON,

Successeur de M. FAURE.

Tient Table d'Hôte, à 2 heures et 1/2, à 1 fr 50, place de la Préfecture, n. 3.

Pour paraître incessamment :

LES

BELLES FEMMES DE LYON,

Par livraisons de 16 pages, ornées d'une Lithographie ou Caricature.

On s'abonne au bureau du journal.



LE PHÉNIX DE LA CHEVELURE.

Le sieur BERLE, coiffeur, voyant s'accroître de plus en plus le succès de cette Pommade incomparable, dont il est le seul dépositaire, s'engage envers les personnes dont les cheveux seraient tombés par suite de maladies quelconques, à l'appliquer lui-même, et par là il en garantit les effets et justifie les suffrages qu'il a déjà obtenus d'un grand nombre de personnes chauves depuis nombre d'années, et qui ont bien voulu rendre témoignage au mérite de l'inventeur.

S'adresser chez lui, place des Terreaux, n. 17.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois.
A toutes heures dîners à 1 fr. 25 c. et au-dessus, plus à la carte; grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

COMPAGNIE GÉNÉRALE.

BATEAUX A VAPEUR

POUR

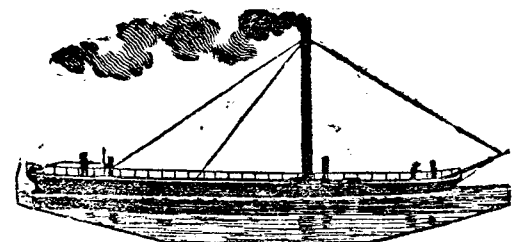
VALENCE, AVIGNON, ET BEAUCAIRE.

Départs tous les jours.

POUR MARSEILLE DIRECTEMENT,

Les lundis, mardis, jeudis, vendredis et samedis.
à quatre heures du matin,

Les bureaux quai et place de la Charité.



LE SIRIUS,

UNIQUEMENT DESTINÉ AU TRANSPORT
DES VOYAGEURS,

Partira de Beaucaire pour Lyon, les 1^{er}, 5, 10, 15, 20, 25 et trente juillet, à 1 heure du matin; de Lyon pour Beaucaire, les 3, 8, 13, 18, 23 et 28 juillet, à 6 heures du matin, du quai de la Charité.
S'adresser à Lyon, place Port-du-Temple, 46.

DUMOULIN ET RONET, IMPR., QUAI ST-ANTOINE, 33.